

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 12 septembre 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Arrière saison par Noël Pays. — La vaccination du choléra. — Le récit d'un aumônier. — La Porteuse de Pain (suite). — Primes du mois d'août : Liste des numéros gagnants. — Récréations de la famille : Charade, les échecs et rébus — Choses et autres.

GRAVURES : Espagne : La vaccination du choléra, expérience du Dr Ferran. — Privée et confidentielle. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DEPUIS que les Canadiens des vieux pays, délégués et touristes, sont venus chez nous, il n'est guère question d'autre chose à Montréal que d'aller leur rendre leur visite.

Nombre de Français du Nouveau-Monde se sont donc décidés à aller à Paris en 1889, l'année de la plus grande exposition universelle qui aura jamais eu lieu.

Ceci, c'est entendu, on va à Paris dans quatre ans, et tellement bien entendu, que plusieurs cagnottes se sont formées dans les ateliers de Montréal, surtout parmi les typographes, et que l'on a commencé à verser une ou deux piastres par semaine.

Le jour même du départ de plusieurs touristes, l'un d'eux me demanda :

— Quand venez-vous à Paris ?

— Mais... vous le savez, en 1889, si Dieu le permet.

— C'est bien, je vous donne rendez-vous au grand hôtel, le 2 septembre 1889, à onze heures du matin.

— Non, lui dis-je, ne fixons pas de lieu. Qui sait si le grand hôtel existera encore dans quatre ans, et laissez-moi vous dire ce qui m'est arrivé à moi-même à propos d'un rendez-vous du même genre.

.

Il y a vingt ans—les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne savent pas que j'ai la quarantaine—j'étais à Mulhouse, dans cette belle et patriotique Alsace, dont nous pleurons la perte aujourd'hui, et j'étais devenu intimement lié avec six ou huit jeunes gens de mon âge. Le soir, après les heures de travail, on se retrouvait chez l'un ou chez l'autre, et la soirée se passait à discuter et à étudier. On ne passait pas son temps à boire, je vous l'assure, car chacun de nous était à l'âge où l'on fait des rêves d'avenir les plus étonnants.

Plus tard, tout ou après tout, s'évanouit—cependant, deux de nous ont réussi : Meyer, l'inventeur du télégraphe qui porte son nom, et Mourier, un des chimistes industriels les plus distingués.

Mais je ferme la parenthèse et je reviens à mon sujet.

Nous étions donc très liés, et quand, huit mois plus tard un, événement imprévu nous fit disperser (plusieurs employés d'administration changèrent de résidence par suite d'avancement), nous nous réunîmes la veille du départ ; notre président, Diemer, actuellement notaire, je ne sais où, en pays alsacien, nous proposa de nous réunir dans dix ans à Paris.

« Mon but, dit-il, en vous faisant cette proposition, n'est pas seulement de passer plus tard une journée ou deux de plaisir, mais de nous rappeler l'amitié qui nous unit et de nous venir en aide respectivement si besoin est. »

L'idée eut le plus grand succès et, séance tenante, on dressa un engagement à cet effet.

Le lieu exact de rendez-vous fut discuté, et bientôt on tomba d'accord. On devait se trouver, le 15 janvier 1885, à midi précise, au pied de la colonne Vendôme ; le mot d'ordre était Mulhouse, et le mot de ralliement Vendôme.

On avait choisi la colonne Vendôme pour cette raison :

Quelle que révolution qui puisse survenir en France, nous sommes certains, disions-nous, qu'aucun parti n'osera abattre ce monument de nos victoires.

Hélas ! nous ne supposions pas qu'il arriverait bientôt une commotion terrible, et que le premier monument que choisirait les communistes, pour satisfaire leurs haines stupides, serait justement la colonne Vendôme.

— Comprenez-vous maintenant, dis-je à celui qui m'invitait à nous rendre à Paris en 1889, pourquoi je ne tiens pas à fixer l'endroit où nous devons nous réunir !

— C'est ma foi vrai, me répondit-il, serrons-nous la main, disons-nous au revoir, et s'il plaît à Dieu, nous nous retrouverons un jour.

.

Décidément, l'Europe s'ennuie de ne pas entendre le bruit du canon.

Pensez-y, rester pendant plusieurs années sans se chicaner, se disputer, ni se tuer, cela n'est guère possible à des nations qui ont déjà beaucoup de mal à vivre et à avoir la paix chez elles mêmes !

Cette fois encore, il y a du Bismarck au fond de l'affaire. Il serait, du reste, difficile de ne pas trouver le nom du chancelier de fer dans n'importe quelle dispute entre nations européennes.

La guerre est donc imminente entre l'Espagne et l'Allemagne.

Il y a deux ans à peine, les Espagnols jetaient des regards furieux à la France, qui ne voulait pas leur permettre de trop s'occuper des affaires du Maroc, et les fiers Hidalgos, dix fois plus fiers que les Ecossais, ne cessaient de menacer les Français—qui ne s'en occupaient guère—de leur tirer les oreilles. Le roi d'Espagne—un Bourbon dont l'origine vraie est plus que douteuse—embrassait son très cher frère en royauté, Guillaume, et acceptait même le commandement honoraire d'un régiment de uhlan.

Pour un descendant de Louis XIV—puisque *is pater quem nuptia demonstrant*—c'était plus que raide, et la France ne put cacher son mécontentement, mais tout se bor. a là.

Aujourd'hui—*quantum mutatus ab illo* ce même peuple espagnol crie : « Vive la France » et « à bas l'Allemagne. »

Il ne s'en tient même pas là, les Madrilènes décrochent l'écusson de l'ambassade allemande et le brûlent en pleine place publique.

Le roi Alphonse XII renvoie son uniforme de uhlan et son chapeau pointu, à l'empereur des Teutons, et lui dit qu'il est en danger de perdre son trône.

.

Que s'est-il passé et pourquoi tout ce tapage ?

Tout ce bruit est venu à propos de la possession d'un groupe d'îles très nombreuses et très petites, mais importantes au point de vue maritime, des îles Carolines.

Les Espagnols, qui en sont les découvreurs, en ont pris possession il y a deux cents ans, mais ne les ont jamais occupées depuis ce temps d'une manière effective.

Les Allemands, trouvant ces îles à leur convenance pour y établir des comptoirs, car ils veulent imiter les Français dans leur politique coloniale, se sont dit qu'il n'y avait qu'une chose à faire : c'était d'y débarquer et de s'en emparer.

L'Espagne protesta et envoya même une flotte pour s'opposer à ce débarquement, et donna instruction à son amiral de planter le pavillon espagnol aussitôt son arrivée.

L'amiral—sa conduite est assez louche—n'exécuta pas ses ordres et temporisa.

L'Allemand, qui était là aussi, ne perdit pas de temps et débarqua le premier, en disant : « J'y suis, j'y reste. »

Grand émoi à Madrid en apprenant la nouvelle, et c'est alors qu'on se tourna du côté des Pyrénées en criant : « Vive la France ! »

.

Quant à moi, j'espère bien que la France ne va pas s'occuper de ces gens toujours prêts à crier : « Vive n'importe quoi, » selon qu'il y va de leurs intérêts.

Aux jours de danger, l'Espagne, pas plus que l'Italie, du reste, ne s'est occupée de la France, et je ne vois pas pourquoi on s'intéresserait aujourd'hui au sort d'Alphonse XII et de son peuple.

Bismarck a faim, le morceau qu'il choisit est

coupé en petites bouchées, puisqu'il existe plus de quatre cents îles dans le groupe des Carolines, qu'il les mange toutes à la fois et qu'il en crève...

C'est ce que nous lui souhaitons avec l'enfer à la fin de ses jours.

Mais ne nous dérangeons pas pour faire plaisir à des gens qui n'en valent pas la peine.

.

Depuis quelques jours, la plupart des journaux annoncent que l'on vient de faire une grande découverte et qu'on possède enfin un remède certain contre la variole, une plante sauvage, la *sarracinia purpurea*.

C'est une vieille découverte, et il est vraiment étonnant que nombre de personnes l'aient ignorée jusqu'à ces jours derniers, puisqu'elle a été faite vers la fin du dix-septième siècle, par le docteur Sarrazin, un Français.

Ce remède a été employé par de vieux praticiens, instruits et sérieux, pendant de longues années, et il est à ma connaissance personnelle que le Dr Dugas, mort il y a quelques années, n'a jamais traité ses patients atteints de la variole autrement qu'avec la *sarraeinnia purpurea*.

Bien plus, je sais aussi que pas un de ces malades, ayant suivi le régime prescrit par cet excellent médecin, n'a succombé.

L'emploi de ce simple remède existe à Montréal dans plusieurs familles, qui ont conservé les vieilles traditions, et on y voit très peu de cas de variole et aucun n'est fatal.

On voit donc que ce remède est connu depuis bien longtemps, et s'il a été abandonné par différents médecins, cela est dû à différentes raisons.

Quoiqu'il en soit, le remède est bon et peu dispendieux.

.

Je ne connais pas encore le jugement de la Cour de Winnipeg, qui n'est rendu que le jour où le journal s'imprime, mais je crois pouvoir en parler comme si je le connaissais.

Il n'y avait qu'un juge canadien à Winnipeg, l'hon. M. Dubuc ; il a été mis de côté et il n'est resté sur le banc que des juges anglais.

Ces gens-là continuent la sinistre comédie de Régina, et confirment le jugement de la Cour inférieure, tout cela était prévu.

Le second acte est donc joué, et il faut attendre le troisième, qui peut être la pendaison de Riel ou un appel au Conseil Privé de la décision de la Cour Suprême de Winnipeg.

Quand à être pendu, la question ne me semble pas douteuse, et je suis certain qu'ils n'oseront pas couronner toutes leurs infamies par cette infamie plus grande encore.

Les Métis et les Sauvages ne sont pas aussi domptés qu'on semble vouloir le faire croire, et un second mouvement pourrait bien être plus populaire, plus général et plus sérieux.

.

Un de mes amis me dit l'autre jour :

— Je viens de rencontrer un anglais—à moitié canadien—qui trouve que vous êtes trop dur pour ses compatriotes, et il m'a même dit que si vous continuez votre croisade contre les Anglais, il sera forcé de renvoyer LE MONDE ILLUSTRÉ.

Trop dur ! moi, trop dur ! Je ne m'en serais jamais douté.

Mais cet excellent abonné n'a donc pas lu le *Herald* ? il n'a pas lu les injures que ce journal adresse au clergé et à toute la population canadienne ?

Il ne sait donc pas que le *Herald* a dit dernièrement encore que les prêtres catholiques faisaient leur possible pour répandre la variole, afin d'avoir plus de services funèbres et par conséquent pour faire plus d'argent... ?

Trop dur !

Mais il ignore que ce journal accuse les Canadiens d'être les gens les plus sales et les plus ignorants du globe ?

Trop dur !

Il a donc oublié Sheppard, nous traitant de voyous, d'ivrognes et de lâches ?

Trop dur !

Mais je voudrais avoir une plume de diamant pour dire leurs vérités plus durement encore aux